

Le quotidien peut devenir une merveille. On dit souvent que l'extraordinaire est au coin de la rue. Ballon de foot, basket, couteau, fourchette,... Tout semble inspirer l'artiste plasticien allemand René Wirths. Ce que nous achetons, utilisons puis jetons peut finalement l'objet d'attention voire une œuvre d'art.

De par sa forme, ses couleurs, ses symboles, un peigne ou un casque audio peut nous passionner voire nous transporter ailleurs. Le rêve est finalement à porter de main...

Entretien avec [René Wirths](#), artiste-philosophe

Tout au long de votre carrière, avez-vous trouvé plus de joie que de souffrance dans votre travail artistique ?

Sans aucun doute plus de joie, car le travail « dur » en atelier est très satisfaisant. De plus, je peux toujours l'adapter selon mes besoins. Pour moi, faire de l'art, c'est pouvoir prendre moi-même les décisions importantes de ma vie. Et si j'ai le choix, je choisis naturellement la joie plutôt que la souffrance.

Le quotidien (pain, rouleau de papier toilette, baskets...) est-il pour l'univers qui vous inspire le plus ?

Qu'est-ce que le quotidien ? Pour chacun d'entre nous, le quotidien est la vie elle-même. Le quotidien ne se résume pas aux choses qui nous entourent, mais aussi à nos amis, à notre famille et à l'actualité. La vie quotidienne dans notre société est mondialisée. Nous agissons localement, mais nous pensons globalement. Je me concentre sur les petites choses de notre monde globalisé. Les objets sont omniprésents et par conséquent faciles à trouver. Je les observe avec grande attention. Réfléchir au monde à travers la peinture me transporte subitement dans des méta-niveaux.

Copiez-vous exactement l'objet ou ajoutez-vous finalement quelques détails personnels au tableau ?

Lorsque je sélectionne des objets et que je les peins, je le fais toujours dans la limite de mes possibilités – je suis un être limité. Le philosophe allemand Emmanuel Kant définissait la notion de « chose en soi » comme quelque chose qui est en quelque sorte hors de notre portée et ne peut être perçu que subjectivement. Je regarde attentivement, mais je ne peins pas d'après une photographie. J'observe les choses elles-mêmes. Elles occupent tout mon atelier. Je transforme ainsi le 3-dimension en 2-dimension, tout en étant conscient, comme je l'ai dit, des limites de ma perception, finalement subjective.

Je suis certes dans la même pièce que l'objet mais je dois le réduire à un instant, une perspective et une dimension plus réduits. Je « zoome » beaucoup, ce qui m'oblige à improviser assez rapidement dans le microcosme de la surface de l'objet. Je ne peux y pénétrer que de manière limitée. Ainsi, lorsque j'atteins les limites de ma perception, je dois imaginer afin combler ces prétendues lacunes. Ceci, à son tour, doit inévitablement être quelque chose que je connais – tout cela c'est ma peinture et ma gestion du temps. Car la somme de mes observations correspond à la densité de mon application de peinture. Par conséquent, la qualité de ma peinture dépend de la quantité de mes observations. Et celles-ci s'appliquent aussi bien à l'objet qu'à l'image qui émerge au fur et à mesure.

Ce que je fais n'est donc finalement pas du tout objectif, même si cela peut paraître ainsi au premier abord. Comme je l'ai dit, je m'assure de l'existence des choses lorsque je peins, et pourtant je recherche une essence générale en les peignant. Chaque chose dans le tableau est avant tout une chose dans le tableau et non une « chose en soi ».

